

Ce que le nom raconte

Une entrée dans le projet par son nom

terralimen.net · Version 1, réformable · Publié en août 2026
Document librement copiable et republiable.

Le seuil

Il y a en latin un mot pour désigner la pierre qu'on franchit en entrant : *limen*. Le seuil.

Ce n'est ni la porte, ni le mur. Ce n'est pas ce qui ferme, ni ce qui protège. C'est le lieu même du passage — cette bande étroite où l'on n'est plus dehors et pas encore dedans. On ne s'y installe pas. On la traverse.

Le mot a laissé sa trace dans nos langues. *Liminaire*, ce qui se tient au commencement. *Éliminer*, littéralement mettre hors du seuil. *Subliminal*, ce qui passe sous le seuil de la conscience. En anglais, *liminal*, *threshold*. Partout la même idée : une limite qu'on éprouve en la franchissant.

Les anthropologues ont donné à ce mot un sens plus large. Ils appellent *liminalité* cet état où l'on n'est plus ce qu'on était et pas encore ce qu'on devient — le moment du rite de passage, où les rôles anciens se défont et où les nouveaux ne sont pas encore pris. Un entre-deux. Ils ont observé que dans ces moments-là, quelque chose d'inhabituel se produit : les hiérarchies s'affaissent, et les gens se lient autrement, plus horizontalement, plus librement.

C'est cet état que nomme la première moitié du nom.

La terre

L'autre moitié est plus simple, et c'est heureux : *terra*. La terre.

Non pas la planète en général, mais le sol. Ce qui porte. Ce sur quoi on pose le pied, ce qu'on cultive, ce où l'on dort. Le projet dont il est question ici n'est pas une idée qui flotte : il a besoin de terres réelles, de lieux où l'on peut arriver à pied, manger, se laver, se reposer, repartir.

Nous appelons ces lieux des **archipels** — des îles reliées entre elles, sans capitale, sans centre. On y arrive par la marche. On y reste le temps qu'il faut. On en repart quand on veut.

Terra dit donc l'ancrage. Le point d'appui. La matérialité têtue du projet, qui refuse de rester une belle idée.

Terralimen

Mis ensemble, les deux mots disent quelque chose que ni l'un ni l'autre ne disait seul : **la terre du seuil**. Des lieux qui ne sont pas des destinations mais des passages. Des points d'appui pour le mouvement.

C'est là que le nom devient le projet.

Car ce que nous construisons n'est ni une communauté fermée où l'on entrerait pour s'y établir, ni un réseau purement virtuel qui ne toucherait jamais le sol. C'est un maillage de lieux réels, ouverts, où l'on passe — et qui, par leur existence même, rendent le passage possible.

La différence est décisive. Un refuge où l'on s'installe finit par produire une frontière, des règles d'admission, un dedans et un dehors. Un seuil, non : il se franchit dans les deux sens. On y entre sans autorisation, on en sort sans justification. Personne n'y est retenu.

Pourquoi le seuil, et non le refuge

Il y a une conviction derrière ce choix de mot, et elle est le cœur du projet.

La liberté n'est pas un état qu'on atteint. C'est un mouvement qu'on entretient.

On ne devient pas libre une fois pour toutes, en arrivant quelque part. Toute position finit par se fortifier, toute installation par produire ses murs, toute structure par se refermer sur ceux qu'elle abritait. Ce qui reste libre, c'est ce qui continue de bouger.

D'où le nom. Non pas *terra libera*, la terre libre — qui suggérerait un lieu où la liberté serait acquise. Mais *terralimen*, la terre du seuil :

des points où l'on reprend son souffle avant de repartir, et dont l'ouverture même est ce qui garantit qu'on n'y sera pas pris.

C'est une manière de dire que le projet ne promet pas un abri définitif. Il promet des passages praticables.

Ce qui tient le réseau

Un maillage de lieux ouverts, sans centre, sans autorité qui commande — cela pose une question immédiate : qu'est-ce qui l'empêche de se refermer, de se laisser prendre par ceux qui y verraient une occasion, ou de dériver lentement vers ce qu'il refusait ?

La réponse n'est pas la confiance. La confiance ne suffit jamais, non parce que les gens sont mauvais, mais parce que la pente vers la concentration du pouvoir est structurelle : chaque décision raisonnable, cumulée aux autres, mène loin de l'intention première.

La réponse est un **noyau** de sept règles que personne ne peut modifier — pas même à l'unanimité, pas même pour de bonnes raisons, pas même en urgence. Précisément parce que les bonnes raisons de faire une exception ne manqueront jamais.

Ces sept règles garantissent que nul ne peut toucher aux avoirs d'un autre ; que quiconque peut dupliquer le projet entier et repartir ailleurs ; que toute règle expire si elle n'est pas activement renouvelée ; qu'aucune fonction ne dépend d'un point unique ; que le code et les comptes sont publics ; que personne ne peut concentrer au-delà d'un seuil ; et que l'on entre et sort librement.

Elles ne sont pas des promesses. Elles sont inscrites dans la manière dont le système est fait — vérifiables par quiconque, indépendamment de ce que nous affirmons.

C'est le noyau qui rend le seuil praticable. Sans lui, un réseau ouvert n'est qu'une porte grande ouverte à qui voudra la refermer.

Ce qui circule

Reste à savoir comment vivent des lieux que personne ne possède et où personne ne commande.

Par une monnaie interne, que nous appelons le **Flux**. Le mot existe en français comme en anglais, et dit la même chose dans les deux langues : ce qui coule, ce qui ne s'arrête pas.

Le Flux ne se gagne pas en achetant : il se gagne en contribuant. Du travail, du temps, une compétence, une terre apportée au commun. Il ne se garde pas non plus : il est conçu pour circuler, c'est-à-dire pour être dépensé dans le réseau — venir dans un archipel, y séjourner, y vivre.

Ce n'est donc pas un placement, et il ne promet aucun rendement. C'est autre chose, qu'il faut nommer franchement : **une promesse de liberté**. Ce qu'on accumule en contribuant, ce n'est pas un capital financier, c'est la possibilité future de se déplacer, de s'arrêter, de vivre autrement. Un capital-liberté, utilisable sur les seuils du réseau.

Ceux qui cherchent à faire fructifier de l'argent n'ont donc rien à trouver ici — et c'est voulu. Le Flux filtre par sa nature même.

Comment on entre

Comme on franchit un seuil : en avançant.

Personne n'est agréé, sélectionné, ni tenu de décliner son identité. On lit, on se renseigne, on pose des questions. Puis, si l'on veut, on participe aux conversations. Puis, si l'on veut encore, on contribue — aux documents, aux problèmes non résolus, aux lieux. Et l'on peut prendre en charge une part de ce qui fait tenir le réseau.

Ce sont des cercles, pas des grades. On y avance en s'engageant davantage, jamais parce qu'une autorité l'a décidé. Et l'on peut s'arrêter à n'importe lequel, ou repartir, sans avoir à s'expliquer.

Le projet n'en est qu'au commencement. Les archipels n'existent pas encore. Ce qui existe, c'est une documentation ouverte, un noyau de principes, une méthode de travail, et des difficultés soigneusement recensées — car nous préférons nommer nos problèmes que les taire.

C'est peu, et c'est déjà beaucoup : cela suffit pour que quelqu'un s'en empare, le discute, le contredise, ou le refasse ailleurs.

Le nom, une dernière fois

Terralimen. La terre du seuil.

Des lieux réels, reliés par la marche, que nul ne possède et dont nul ne commande l'accès. Un noyau de règles que personne ne peut défaire. Une monnaie qui ne s'accumule pas et qui promet, non du rendement, mais du passage.

Et derrière tout cela, une seule idée, celle qui a donné le nom : **on n'arrive jamais dans la liberté, on ne cesse d'y aller**. Les seuils sont

ce qui permet de continuer.

Fin du document — version 1, réformable.